

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 111 (1966)
Heft: 3

Artikel: Chevaux de bataille
Autor: Verrey, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chevaux de bataille

Les quelques articles que le colonel EMG H. Verrey a consacrés à nos conscrits ont suscité un vif intérêt. Il revient aujourd'hui sur ce thème avec quelques réflexions désabusées sur la mentalité d'une certaine jeunesse, ses soucis, son manque de confiance dans l'avenir. Cette impréparation morale et physique, que l'auteur souligne avec franchise rend plus difficile, du moins dans certaines régions, le recrutement de jeunes gens aptes au service. Il y a donc là un problème important qui doit retenir l'attention surtout des autorités civiles et du corps enseignant. (Réd.)

J'ai cherché à décrire dans deux articles précédents¹, les différents aspects de la journée de recrutement, les ombres et les lumières de ce contact avec nos conscrits, certaines caractéristiques des jeunes Genevois, Valaisans et Vaudois en âge de servir. Les lignes qui suivent n'ont pour unique objet que de rappeler certaines réalités qui méritent qu'on en reparle.

Toute administration bien née vit de formules et de formulaires. Deux de ces pièces les plus importantes, la feuille de recrutement et le questionnaire médical me serviront de prétexte pour enfourcher destriers ou haridelles. Ces deux formules, remplies avec le soin nécessaire, peuvent projeter en effet de curieuses lueurs sur certains phénomènes de notre temps.

Le questionnaire médical destiné avant tout aux médecins de la commission de visite sanitaire contient, comme dirait ce bon La Palice, les réponses qui correspondent assez justement à son objet et à son titre. Deux de ses rubriques intéressent toutefois directement l'officier de recrutement: l'une qui concerne la famille et l'autre qui pose la question: « Vous sentez-vous actuellement en bonne santé et capable de faire du service militaire? » Si le médecin militaire doit attacher l'importance qui convient au oui, et surtout au non, je trouve, à l'occasion, dans une réponse négative un élément d'appréciation de la mentalité du conscrit, élément qui peut décider

¹ RMS 1962, p. 117. *Classe 1942: Vaudois, Valaisans, Genevois et autres Confédérés sous la toise.*

RMS 1964, p. 113. *Promenade à travers le recrutement en Romandie rhodanienne.*

du ton à donner à l'entretien en tête-à-tête qui précède la décision d'incorporation.

Il va de soi que tout ce qui touche à la famille demande un certain tact; les situations anormales sont souvent plus nombreuses que les normales. Il est à la fois inquiétant et navrant de rencontrer un aussi grand nombre de pauvres diables qui n'ont jamais connu ou plus connu depuis un certain temps déjà une vraie vie de famille. En l'absence de statistique impossible à établir, on peut estimer à près de 60 % à Genève et à plus de 50 % à Lausanne la proportion des jeunes gens de dix-neuf ans qui ne bénéficient pas ou plus de cet élément d'harmonie et d'équilibre. Il ne faut donc pas s'étonner de toutes les épaves que l'on rencontre; le miracle est bien qu'il n'y en ait pas plus. Soyons du reste prudents dans ce domaine; on trouve en effet de nombreux abandonnés auxquels, par compensation, la Providence a donné intelligence, bon sens, cran et maturité d'esprit, et des fils choyés en bonne voie de tourner fort mal. Mais c'est, malgré tout, cette faillite familiale et sociale qui se traduit souvent par ce traumatisme psychique si caractéristique chez de nombreux conscrits. Ils figurent alors sur nos listes comme inaptes, aptes seulement dans les services complémentaires, classés aussi sous la rubrique générale « maladies psychiques et du système nerveux » et la remarque particulière « troubles fonctionnels du système nerveux » et « individualités pathologiques (psychopathes) ». Lorsqu'ils sont tout de même aptes, parce qu'« à la limite », leur nom s'accompagne sur nos cahiers du signe cabalistique qui correspond à « cas spécial », étiquette réservée aux éléments peu ou prou déséquilibrés, hurluberlus, douteux ou carrément négatifs ¹.

Les données sur la famille montrent trop souvent l'absence du père: père inconnu, divorcé, décédé (maladies du cœur, cancer, suicides, accidents du travail et surtout de la route).

¹ A Genève, en 1965: 10 % des fusiliers, 20 % des canonniers de l'artillerie mobile, 25 à 30 % dans les troupes sanitaires!

Une des formes les plus pitoyables d'une enfance malheureuse s'étale ainsi en réponse aux questions concernant la famille, l'école, la profession, car l'échec à l'école et dans la profession peut aussi être la source d'un déséquilibre psychique. Petites ou grandes familles font ainsi surface, mais quelle hécatombe déjà parmi ces frères plus âgés, en Valais par exemple, recrutés quelques années plus tôt et déjà inaptes ou disparus (maladies et accidents). Les sœurs, heureusement pour elles, ont en général plus de chance. A Genève et à Lausanne, ces cas sont plus rares qu'en Valais ou à la campagne parce que les familles y sont beaucoup plus petites.

Il est indéniable que les tragédies de la route pèsent directement ou indirectement sur l'existence de beaucoup trop de jeunes gens et non seulement parce qu'ils ont perdu des membres de leur famille. Cette réalité de la route qui tue est présente chaque jour: noms à biffer, permis retirés et incorporations comme automobilistes remises en cause, futurs soldats psychiquement ébranlés par un homicide par négligence ou handicapés et défigurés à la suite d'un accident dont eux ou un camarade sont responsables.

Si le psychisme de nombreux conscrits est déséquilibré par le milieu familial et le climat social, l'état de santé en général laisse aussi de plus en plus à désirer, en particulier chez les étudiants et les élèves des écoles supérieures officielles et surtout privées, les employés des entreprises publiques et privées, les vendeurs. Les apprentis des différentes branches de la construction et de la métallurgie, les agriculteurs, les ouvriers, certaines catégories de manœuvres sont heureusement obligés de déployer une certaine activité physique pour le plus grand bien de leur santé.

Il est bien sûr impossible d'éliminer maladies et accidents; un certain pourcentage d'inaptes est inévitable. Cependant, avec plus de 20 % d'inaptes au recrutement (environ 23 à 25 % à Genève), un déchet de 12 à 15 % au début et au cours de l'école de recrues, une élimination régulière opérée par toutes les commissions de visite sanitaire, on peut admettre

qu'au bout de peu d'années il ne reste qu'un petit 50 % du contingent initial d'une classe d'âge déterminée. Les moins solides, et hélas les plus « adroits » disparaissent vite et ce facteur contribue certainement à cette désaffection à l'égard de l'armée. Lorsque l'on ne fait plus partie involontairement ou volontairement de l'armée, il est naturel que par compensation on se désintéresse d'une institution que l'on a dû ou voulu quitter. Il devient en fait de plus en plus rare de rencontrer un conscrit qui connaisse quelque peu notre armée parce que son père, un frère ou un parent lui en ont parlé; cette tradition militaire qui faisait certainement notre force existe encore parfois à la campagne où l'on devient artilleur ou dragon de père en fils; elle disparaît en ville. Ce désintéressement et même cette attitude négative, voire hostile est bien sûr engendré, alimenté, renforcé par cette recrudescence des campagnes ouvertes ou larvées et cette large diffusion de la propagande par toutes les voies et dans tous les milieux contre tout ce qui de près ou de loin touche à la défense nationale. Les jeunes, les étudiants et les employés des villes y sont très sensibles.

Le jeune homme d'aujourd'hui est rarement un athlète. Le genre de vie qui caractérise notre génération assise entraîne trop souvent des anomalies graves: manque d'une vraie musculature, colonnes vertébrales malades (représentent avec les mauvaises vues un des plus forts pourcentage des exemptions), fractures variées. L'absence de toute pratique saine et normale de la gymnastique et des sports est également responsable des nombreux obèses que menacent déjà des troubles cardiaques, des maigrichons et des malbâtis au thorax trop étroit et aux mensurations insuffisantes. Il est certain que si l'on donnait à notre jeunesse le goût et l'habitude de l'action et de la vie au grand air la proportion des inaptes et de ceux qui obtiennent de mauvais résultats à l'examen de gymnastique du recrutement ne serait pas si grande. Très bons en Valais, faibles dans le canton de Vaud, difficilement qualifiables à Genève, ces résultats démontrent clairement l'insouciance et la négligence

ou, au contraire, le résultat déficient des responsables (parents, école, autorités) de la santé de la génération montante. Valais est l'exemple romand d'une réussite. Si la proportion des aptes n'y est pas meilleure qu'ailleurs, on le doit à certaines régions plus retardées et à des éléments, en général peu intelligents, gagnés par les tentations faciles de la ville ou de la station. L'amélioration régulière des résultats de l'examen de gymnastique par contre est la conséquence toute simple de l'enthousiasme, du dynamisme de quelques apôtres qui peuvent s'appuyer sur des autorités agissantes et sur tous les jeunes qui acceptent de bon cœur cette discipline. Valais a son petit Macolin à Ovronnaz; ses normaliens sont formés dans un internat bien équipé pour former le corps et l'esprit; il y a partout des salles de gymnastique, des terrains de jeux et de sport, des piscines, des patinoires, des sociétés actives. Les chiffres suivants en sont la meilleure preuve:

pour-cent des mentions: 41,4 (mention = 4 fois la note 1 pour chacun des quatre exercices) moyenne fédérale: 37,4 %.
 moyenne des points: par conscrit: 5,8 (moyenne fédérale: 6,15)
 Ces résultats de 1964 sont encore dépassés par ceux de 1965: 43,9 % et 5,76 %.

A l'opposé, *Genève*:

pour-cent des mentions: 23,4 (20,4 en 1965)
 moyenne des points: 7,1 (7,3 en 1965)

C'est l'image d'une grande ville: la volonté fait défaut, la bonne volonté aussi; ajoutons-y une réelle incapacité de nombreux jeunes gens qui ne peuvent visiblement pas, ni courir un quatre-vingt mètres dans des délais normaux, ni sauter en longueur, ni lancer un corps de grenade, ni grimper à la perche ou à la corde parce qu'ils n'ont *jamais* eu l'occasion de s'exercer. Certaines réponses de conscrits questionnés à ce sujet sont désarmantes et montrent qu'ils ne sont pas les seuls fautifs.

L'introduction d'un enseignement de la gymnastique commence à faire sentir ses effets dans un des gymnases de Lausanne; à Genève, depuis deux ou trois ans, on assiste au

contraire à un recul très net des résultats des collégiens alors qu'il y a quelques années ils étaient passables. Il est donc navrant de devoir constater que notre société en général n'a pas encore compris ou ne veut pas comprendre aujourd'hui que la santé physique et psychique de l'individu est le seul gage de vie et de réussite, qu'on peut l'obtenir à bon compte, sans efforts exagérés ou dépenses insupportables. Certes, tout ce que l'on fait pour hospitaliser et soigner un monde de plus en plus malade et traumatisé est fort bien. Si l'on voulait s'en prendre aussi à la racine du mal, il ne faudrait plus guérir ou tenter de guérir une foule de maux plus ou moins réels et relativement faciles à prévenir. Il faut donc lutter contre toutes les petites et les grandes misères, mais il faudrait aussi intervenir avec la même énergie pour une jeunesse saine et heureuse.

Si les tristes circonstances de famille, la santé en général et le manque d'activité physique représentent les postes les plus importants de ce passif, il convient de reparler des « cas spéciaux » dont il a déjà été question plus haut. Il y a et il y aura toujours des gens « en marge », seulement certains jours il y en a trop. Cette étiquette s'applique aussi bien à ceux qu'un délit et une condamnation signalent à l'attention qu'à ceux qui demandent, en l'accompagnant de manifestations intempestives, à ne pas porter d'arme. Curieux mélange peut-être, mais l'on retrouve chez les uns comme chez les autres une même difficulté à se plier aux règles normales qui régissent la société. Un dénominateur commun les réunit souvent : l'instabilité dans la vie de famille, dans la vie scolaire ou professionnelle, besoin de compenser cette lacune et de la manifester. Cette extériorisation peut revêtir différentes formes : système pileux exubérant, tenue négligée ou trop raffinée, ton agressif, comportement bizarre. Un sentiment d'infériorité physique ou un phénomène de compensation peut fort bien se traduire aussi par de mauvais résultats à l'examen de gymnastique.

Les étudiants, comme les manœuvres, peuvent en être les victimes, mais l'expression de leur révolte diffère. Le terme d'étudiant désigne bien sûr un large éventail de citoyens allant

du vrai universitaire en passant par les élèves des écoles techniques pour aboutir à tous ceux des écoles privées, sans aller aussi loin que les chroniqueurs qui englobent sous ce vocable enfants de tous âges et hommes déjà mûrs pourvu qu'ils brandissent poings et pancartes. L'étudiant est souvent un neuro-végétatif, ébranlé par des difficultés scolaires ou de famille, et par définition plus éveillé, plus sensibilisé aussi par les différents courants qui secouent notre monde, par des problèmes d'éthique qui suscitent ses réactions souvent aveugles à l'égard du fait atomique et par voie de conséquence envers tout ce qui est guerre, arme, armée; il ne sait pas et ne veut pas faire de discrimination. Son entourage, sa formation encore en cours, ne lui permettent pas de départager les faits réels d'un idéal qui reste en définitive celui de tout le monde. Privé du soutien de la tradition, d'un attachement inné aux valeurs permanentes de son pays, d'une culture générale et historique suffisante, trop ouvert aux idées nouvelles et certes salutaires d'une Europe et d'un monde fraternel, il est alors contre des conceptions qui nous semblent naturelles et il le manifeste sous différentes formes: légères teintes d'anarchisme, intérêt pour des idéologies dites progressistes, christianisme simpliste et de principe « tu ne tueras pas... » Lorsqu'il est encore privé de sens critique et de bon sens, il reste et restera soumis à toutes les formes de démagogie que déversent sur lui politiciens, enseignants, camarades suisses et étrangers ainsi qu'à toutes les formes d'expression qui sont celles de notre temps.

Dans le monde des manœuvres et des ouvriers non qualifiés, les nuances palpables chez certains névrosés sont aussi très grandes, mais la forme des réactions est forcément assez différente de celle des étudiants. Le manœuvre borné et têtu l'est autrement qu'un étudiant qui peut l'être aussi. Il deviendra, dans sa révolte, un petit délinquant, quitte à en devenir un plus grand par la suite; il sera un instable, incapable de se fixer et de se discipliner, un éternel mécontent toujours à la recherche d'une meilleure place, d'une meilleure « combine »,

hanté par le désir de posséder plus d'argent, jaloux de ses semblables plus favorisés.

Ces cas inévitables du reste dans toutes les professions — les apprentis des différentes branches n'y échappent pas non plus — sont malheureusement trop nombreux et augmentent plutôt. Désagréables dans leur attitude et leur comportement le jour du recrutement, arrogants et négligents dans leurs rapports avec l'autorité militaire cantonale, ces jeunes mal éduqués donneront autant de mauvais soldats par la suite. Plusieurs alimenteront la petite et la grande chronique des tribunaux militaires. Pour quelques-uns peut-être, l'ambiance du service, la camaraderie et la discipline seront bénéfiques. J'en doute pour la grande majorité, surtout pour tous ceux qui se retrouvent en nombre dans les troupes sanitaires parce qu'ils acceptent encore cette solution dans le contexte de leur attitude négative. Au recrutement, il est toujours possible de rappeler à l'ordre ceux qui dépassent certaines limites, plus tard c'est plus difficile ou alors c'est l'engrenage inévitable des punitions. Trop d'individus s'agitent dans un milieu hostile, affichent de mauvaises habitudes, des notions viciées à la base, soumis à toutes les influences à la fois les plus nocives et les plus simplistes dans une atmosphère factice faite de bruit et d'agitation. Les premières victimes en sont évidemment les moins intelligents et ceux qui manquent de bon sens, de volonté et tous les naïfs.

Il existerait bien sûr un premier remède simple pour éliminer les cas spéciaux les plus graves, remède qui bouleverserait des habitudes qui semblaient avoir fait leurs preuves jusqu'à présent et qui consisterait à passer les conscrits à un crible plus serré. Ce n'est ni notre rôle, ni notre intention de nous étendre ici sur la nécessité ou les mérites d'une sélection plus poussée au moment du recrutement. Constatons seulement que ces éléments affaiblissent la valeur et le moral de notre armée.

A l'exception d'un accident toujours possible, on ne trouve pas de « cas spécial » dans les grenadiers, les soldats de chars,

certaines formations spécialisées, surtout celles qui demandent de leurs futurs soldats qu'ils passent par le barrage d'un examen psychotechnique ou seulement technique. Mais comme il faut bien les mettre quelque part, l'équité oblige à les répartir entre les armes et les formations à forts effectifs.

La loi du moindre effort conduit de nombreux conscrits, surtout à Genève où les jeunes passent leur permis de conduire dès l'âge fatidique, à demander une incorporation comme automobiliste ou soldat sanitaire, si possible chauffeur dans les troupes sanitaires. Cette solution de facilité choisie à la fois pour éviter le port d'une arme, en cumulant et les avantages d'une conscience bien à l'aise et de ce que l'on croit être plus confortable en pilotant un véhicule, amène aux troupes sanitaires des éléments animés d'un assez mauvais esprit. Le noyau des vrais et bons soldats sanitaires est constitué en effet par ceux qui choisissent cette troupe par tradition, par esprit de dévouement et par goût des soins à donner à son prochain. Les trop nombreux esthètes qui refusent toute autre incorporation, sont poussés par de nombreuses « motivations » : désir sincère (plutôt rare, mais très respectable), soumission à cette mode et à cette forme d'opposition dont nous avons déjà parlé et parfois désir d'embarrasser l'autorité militaire pour le plaisir, cas typique certains jours ; un procédé consiste à prétendre que l'on veut faire des études de médecine qui semblent pour le moins fort problématiques ! Ces éléments qui se retrouvent ensuite ensemble en service s'encourageront mutuellement dans leur attitude d'hostilité à l'égard du service en général et de leurs chefs. On peut craindre, dans cette perspective, que la formation des soldats sanitaires en caserne de Lausanne ne représente qu'un attrait de plus pour accomplir son école de recrues sur une place d'armes proche de sa famille et de ses chères habitudes. On est en effet étonné de constater que le choix d'une place d'armes passe souvent, bien à tort, avant celui d'une arme et d'une fonction : crainte de trop fortes dépenses pour le congé du dimanche, poursuite de

l'entraînement dans une société sportive, recrue mariée et autres raisons beaucoup moins valables.

Parler des troupes sanitaires, c'est aborder une fois de plus le chapitre des incorporations pour motif de conscience. Le nombre de ceux qui ne veulent pas porter d'arme semble rester à peu près constant d'une année à l'autre. L'ampleur prise par la campagne en faveur d'un service civil, se traduit par l'exigence de la part de quelques très rares conscrits d'une incorporation qui n'existe légalement pas. Il semble qu'on ne puisse pas échapper à plus ou moins longue échéance à une prise de position très nette dans ce domaine.

Heureusement les jeunes gens équilibrés et sains sont toujours en majorité; ils sont attirés par les matériels modernes, les formes de défense originales, les idées qui sortent de la routine. Il ne s'agit pas bien sûr de flatter ce goût du changement, mais on peut se demander aussi si le moment n'est pas arrivé de revoir certaines conceptions .

Terminons sur une note plus optimiste, avec une anecdote typique et qui montre bien que les raisons de croire et d'espérer sont encore nombreuses.

Depuis quelque temps la fièvre aphteuse menaçait de bouleverser aussi le plan de recrutement fixé dès le début de l'année. Une belle fin d'après-midi, intervention du service vétérinaire: le recrutement à l'endroit prévu est impossible. C'est le soir après dix-neuf heures. Le lendemain plus de cinquante personnes devraient se retrouver à huit heures du matin à l'hôpital de X, lieu du rassemblement: membres de la commission de recrutement et conscrits. De nuit, en l'espace de quelques heures, grâce au téléphone et à un sérieux talent d'organisation du responsable cantonal, au concours des responsables locaux aussi, les ordres sont donnés pour que tout le monde se retrouve le lendemain dans une autre localité à trente kilomètres de là. Par estafettes, certains ordres de marche de jeunes gens domiciliés dans la zone à ban étaient annulés, d'autres convoqués, ceux qui habitent un village haut perché cueillis à l'arrivée du téléphérique et conduits dans la

bonne direction. A huit heures, sans une seule absence ou arrivée tardive, comme si c'était tout naturel, du radiologue au dernier conscrit, tout le monde était là, tout simplement!

Colonel EMG H. VERREY

Les premiers lancements spatiaux de la France

La RMS a publié au mois de janvier un article, « La France accède à l'Espace », qui exposait l'effort français dans ce domaine et les moyens qu'il a mis en œuvre. La France poursuit son programme en recourant à ses propres ressources ou avec l'aide de la NASA américaine. De plus, elle participe aux programmes des deux organismes européens, ESRO et ELDO, sans compter d'autres ensembles de plus grande ampleur.

Les deux premiers lancements ont eu lieu en fin de 1965, l'un par un lanceur français « Diamant », et l'autre par un lanceur américain. Un troisième a eu lieu récemment et complète les deux précédent d'exécution entièrement française. Ensuite le programme s'échelonnnera sur un laps de temps plus étendu.

Les premiers lancements effectués ont été ceux de « A-1 », le 26 novembre 1965 à Hammaguir (Algérie), et celui de « FR-1 », le 6 décembre, au centre américain de Vandenberg (Californie), dit « Western Test Range ».

Le lancement réussi de « A-1 » a donné lieu à la publication d'un certain nombre d'informations intéressantes de la part du Ministère des Armées. Toute l'opération de lancement, en effet, a été effectuée sous la responsabilité de cette autorité; seule l'élaboration de l'engin avait été confiée au « Centre National d'Etudes Spatiales ». Ce satellite faisait partie du programme « Diamant », réalisé sous l'autorité de la Direction